

Et dans l'éternité, je ne m'ennuierai pas

C'est le titre d'un livre de Paul Veyne que Lucien m'avait prêté. Je ne pratique pas les défis sportifs, et c'est dans ces échanges de livres que nous nous sommes le plus confrontés avec plaisir. Lucien m'avait prêté auparavant un autre livre de Paul Veyne : *Quand notre monde est devenu chrétien*, que j'avais apprécié.

Et dans l'éternité, je ne m'ennuierai pas.

L'alexandrin est parfait, mais j'ai eu l'impression qu'il sonnait faux. Lucien me le présentait il y a moins d'un an, à un moment où les diagnostics devenaient alarmants. Le titre phrase semble un défi.

Qu'est-ce que "l'éternité", sinon le temps de la mort ? Quelle promesse nous fait-on avec ce futur impératif ?

Lucien ne m'a jamais paru menacé par l'ennui. À chaque étape de sa maladie, il a lutté. Dans les périodes de soins, il se soignait. Entre ces périodes, il continuait sa vie sociale dans sa famille, dans l'escalade, dans ses relations avec l'Université. Il vivait avec ses possibilités, il vivait.

Je suis un peu lourd. La phrase n'est qu'un titre. Mon but n'est pas de critiquer ce livre. C'est de comprendre ce qu'il disait lui en me proposant ce titre qui me gênait, livre fermé. Le titre n'est pas le livre.

Le livre est une autobiographie. Quand on a lu un auteur, il n'est pas anormal d'être curieux de la vie de cet auteur.

Et Lucien pouvait se mettre en parallèle avec le parcours intellectuel de cet historien.

Je n'ai pas posé mes questions à Lucien, et je le regrette.

Aujourd'hui, Lucien est mort. Il n'y a pas d'éloignement plus brutal que la mort.

Lucien et Christine, et Ronan et Gaëlle nous connaissent tous, nous qui sommes ici, membres de la famille, collègues mathématiciens, camarades de sport, voisins ...

Christine nous a présenté des photos qui ont retracé sa vie. Désormais c'est par le souvenir que nous lui resterons attachés. Cultivons sa mémoire.

Le souvenir a cette capacité de rendre tout vivant.



Lucien, Jean-Yves
et Ronan
dans le Vercors
en juillet 2013

Jean-Yves Lescop



Une étincelle a jailli voici près d'un quart de siècle, entre Lucien et Christine, et cette étincelle s'est embrasée au cours des années avec l'amour de la nature, l'amour des Mathématiques et des Sciences, cela va sans dire, l'amour de la montagne avec la pratique du ski et de l'escalade .

Cet amour fort qui les reliait, ils ont su le transmettre à leurs deux enfants, Ronan et Gaëlle. On sentait à chaque rencontre familiale, une complicité entre tous, assaisonnée de tendresse et d'affection.

Lucien restera dans leurs cœurs à tous les trois, et, de là où il se trouve, il saura les aider à continuer leur chemin de vie, en puisant dans les souvenirs merveilleux qu'ils ont vécus avec lui .

Pour moi, là où fleurit l'Amour, Dieu est présent.

Marie-Paule Lescop



À Orvault, le 25 juillet 2015



[...] sache que nous gardons un excellent souvenir des fêtes partagées ensemble et le meilleur de Lucien et de sa jovialité. Les enfants aussi se rappellent bien de lui, de sa bonne humeur et de ses démonstrations lorsqu'il leur montrait comment grimper aux portes !!

Christine et Jacky Athimon



À Bergerac, en 2010

[...] Nous garderons un bon souvenir des marches à travers les dunes d'Erdeven où Lucien nous entraînait et nous laissait littéralement sur place quand il décidait d'accélérer.

Raymonde et René Robic

Gaëlle et Lucien sur le Pont du Gard en août 2014





Lucien et Gaëlle en août 2006

Je me souviens avoir dit à quelqu'un que mon père m'avait « regardé grandir de loin ». Mon père avait tout lu sur les techniques d'éducation, m'avait raconté ma mère, mais, comme elle aimait l'ajouter « ne les avait jamais appliquées ». Je n'ai pas été une adolescente facile, et dans mon enfance, j'étais hyperactive. On pourrait croire que cela rendrait des parents fous - et c'était un peu le cas pour ma mère - mais mon père restait là, présent, mais à sa manière, stoïque.

Sa vie était bien réglée, autant intérieurement qu'extérieurement. À la maison, je ne le voyais que dans son bureau, devant l'ordinateur, à lire de longs articles de mathématiques ou à regarder des vidéos d'escalade, ou à table, dans notre cuisine, où il avait l'habitude de parler de sa journée, de ses collègues et de récentes avancées mathématiques avec ma mère. Si je me souviens bien, ça m'énervait souvent quand j'étais petite, de ne pas savoir de quoi ils parlaient. Les témoignages de ses amis et collègues parlent de son humanité, de son calme, de sa sérénité. Les mots ont été très bien choisis. Il était loin d'être un père poule, mais ses enseignements se sont faits dans le temps.

Ma mère aimait critiquer ses méthodes d'éducation, comme s'il y avait un manuel, ou que nous, en tant qu'enfants, n'étions forgés que par les décisions et actions de nos parents, et que nos échecs, tout ce qu'on devenait, c'était notre « éducation » qui était remise en cause. Je ne me souviens pas que mon père m'ait une seule fois fait la morale, qu'il m'ait réprimandé, ou qu'il se soit énervé : il ne haussait jamais la voix. Mais lorsqu'il désapprouvait, il y avait une certaine distance dans ses yeux qui surpassait toute autre punition. Il abordait la vie comme des événements contingents, tellement extérieurs qu'ils ne méritaient ni excitation puérile, ni dissatisfaction excessive. Il a été un mystère pour moi aussi au fur et à mesure de mon enfance, de mon adolescence : comment un être aussi humain que nous tous peut se distancier tant des événements qui l'affectent, peut ignorer ou peut-être refouler ses sentiments avec une telle puissance d'esprit ? Je dis puissance d'esprit maintenant, mais quand j'étais petite, je pensais à tort que c'était un signe de non-sentimentalité. Je ne comprenais pas, peut-être que je ne comprends pas mieux maintenant, mais pourtant j'en ai l'impression.

J'ai un peu grandi à la fin de ma période lycée. Il entraînait dans sa retraite, passait plus de temps à la maison. On parlait bien plus, et je crois que curieusement il me trouvait plus « intéressante » à cette époque-là, parce que je l'avais rejoint dans quelques-unes de ses valeurs. Mon père était un homme modeste, vivait dans la simplicité. Mais ce qui poussait son stoïcisme était, selon moi, ses valeurs. « Ce qui le meut », disent certaines définitions. Il était poussé par le travail, la libido sciendi, le fait de vouloir apprendre, de vouloir comprendre, sans chercher forcément à appliquer son savoir, à y chercher un quelconque gain, mais aussi par la discipline, du corps, avec l'escalade (j'ai appris seulement par les témoignages qu'il était un « visionnaire », qu'il avait un « très haut niveau », choses qu'il taisait bien sûr, puisque l'ego n'avait pas sa place dans sa philosophie de vie), mais aussi de l'esprit, en se débarrassant de l'inutile, du superflu, des inquiétudes futiles face aux petites choses de la vie. Et même face aux plus grandes, comme son cancer.

Je suis partie de la maison, à cinq heures de chez moi, de manière quasi-permanente, seulement sept mois après avoir appris qu'il avait un cancer. Il était traité, et lui traitait cela avec sa philosophie imparable de traiter tout évènement comme une contingence, même un cancer, même une menace contre sa vie. Sa vie continuait, même si une semaine sur deux, la chimiothérapie le fatiguait. Fac, escalade, lecture, repos. Je ne saurais jamais comment le remercier d'avoir eu le courage de faire face à la maladie avec une normalité hallucinante, qui a créé mes propres hallucinations comme quoi tout irait bien, comme quoi il allait guérir, comme quoi il ne pouvait pas partir pendant que je faisais mes études. J'ai été heureuse pendant son cancer. Grâce à lui. Son attitude face à la maladie m'a donné la sensation de normalité qui m'a permis de continuer à vivre, quand sa vie s'éteignait petit à petit. Quand je rentrais pendant les vacances, j'avais de vraies conversations avec lui, sur un tas de sujets qui l'intéressaient et sur lesquels je n'avais jamais osé me prononcer, de peur de dire des bêtises, de ne pas avoir les « bases » pour une bonne conversation. Je regretterai toujours les conversations que l'on n'aura pas eu le temps d'avoir. Je savais qu'il était fier de moi, même s'il ne le disait pas souvent. Il avait une manière particulière de le dire, une manière particulière de communiquer, de me pousser, de croire en moi. « Ne vise pas seulement d'entrer à HEC, vise d'être la major du concours. »



Gaëlle et Lucien, le 24 mai 2015

Le pire, quand quelqu'un meurt, c'est que la vie continue, au même rythme qu'avant, avec toutes les mêmes difficultés. Le temps ne s'arrête pas pour nous laisser faire notre deuil. Deux semaines après sa mort, j'ai dû retourner à mes études, et continuer à travailler comme avant. Certains ont loué le courage de ma mère, de mon frère et le mien, mais je pense qu'aucun n'a estimé à sa juste valeur l'héritage que mon père nous a légué. Même s'il ne nous a jamais éduqués à proprement parler, même s'il a quitté ses deux enfants à une période critique de notre vie, dans les débuts balbutiants de notre vie adulte, il nous a laissé une vision de la vie inestimable, une capacité à faire face aux choses qu'aucune pseudo-pédagogie n'aurait pu nous enseigner. Nous ne sommes pas le stoïque qu'il était, mais c'est certain qu'il nous a transmis de sa force d'esprit à travers son combat. Et, plus que vivre dans nos souvenirs, il vit dans chacun de nous. Je sais que, de jour en jour, j'ai l'impression de mieux comprendre pourquoi il était comme il était, ce qui l'a poussé à adopter cette philosophie de vie que j'admire maintenant. Et j'espère pouvoir lui faire honneur dans le futur en continuant à intégrer une réelle discipline de vie, en suivant ses pas dans la recherche du savoir. Il est resté un enfant dans sa curiosité et dans son humour, que je retrouve parfois dans mon frère. Et ses enfants resteront toujours imprégnés de sa personne, de son élégance, comme quelqu'un l'a si bien dit.

Gaëlle Guillou, le 2 décembre 2015



Lucien et Gaëlle à Nice, le premier septembre 2014

Je ne saurais trop remercier les auteurs des témoignages sur ta vie juste après ton décès. Ils m'ont aidée à préparer une cérémonie en ton honneur et à construire cette page internet en ta mémoire.

Ce n'est qu'aujourd'hui le 2 décembre 2015 que j'y ajoute mon témoignage. Je t'y parle, comme souvent depuis ton décès. Je crois que je n'ai pas encore réalisé que tu ne m'entends probablement plus et que tu ne me répondras plus.

J'ai toujours aimé parler avec toi, comme tant d'autres, et je continue.

Nous étions très différents et nous sommes restés mystérieux l'un pour l'autre jusqu'au bout.

J'aime regarder les photos de toi et me remémorer nos vingt-six ans de bonheur partagé. Toi qui avais une culture historique solide, tu n'as jamais été passionné par nos souvenirs. Tu n'as jamais eu d'appareil photo et tu ne prenais jamais de photos spontanément. Jusqu'au bout, tu as préféré te concentrer sur le présent et sur l'avenir, même lorsqu'il devenait de plus en plus sombre.

Lorsqu'en mars 2015, après avoir eu plusieurs fois peur de te perdre de façon imminente, je t'ai demandé ce que tu voudrais que je fasse si tu décédais avant moi, tu m'as d'abord dit de juste prévenir tes soeurs.

J'ai insisté et tu m'as dit « Je n'ai pas de testament. Je ne suis pas Grothendieck. »

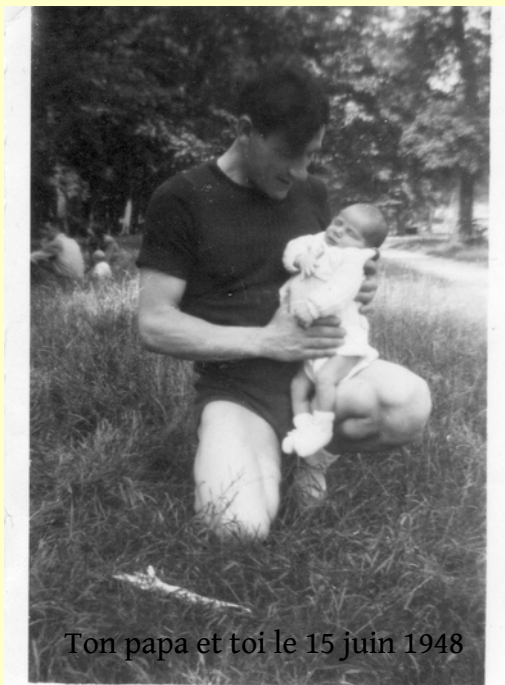
J'ai encore insisté, tu sais, je suis souvent lourde, mais il me fallait des réponses. J'ai noté celle-ci :

« Je n'ai pas de religion. Je me fiche d'être enterré les pieds dans un sens ou dans l'autre, et que mes cendres soient dispersées ici ou là. A la fin, on redevient un tas de poussière. C'est la vie, absurde. »

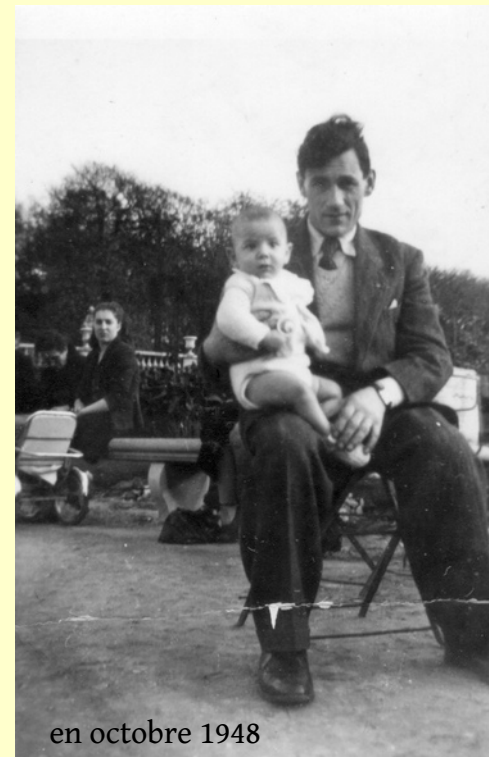
Comme je ne lâchais rien, tu m'as redit que lorsque tu serais mort, tout te serait indifférent, et que tu me laissais organiser une éventuelle cérémonie comme je l'entendais, que tu étais toujours prêt à donner ton corps à la médecine « si elle en voulait encore » et que tu ne serais plus que « les souvenirs que l'on aurait de toi ».

Ce sont ces souvenirs auxquels je tiens, que je partage avec qui a envie, comme moi, de sentir encore ta présence, dans cette page internet, comme dans la cérémonie qui l'a précédée.

Il y a quelques années, tu m'as évoqué ton père, aussi décédé prématurément. Tu étais triste de la vie difficile qu'il avait eue. Il était né de père inconnu, avait été abandonné par sa mère peu après sa naissance, puis livré à lui-même à l'âge de 10 ans après le décès de sa grand-mère qui l'avait recueilli. Il avait alors subsisté en travaillant dans des fermes où il avait été souvent maltraité. Il était parti à la guerre et y avait été blessé. Des éclats d'obus lui avaient fait perdre un oeil et laissé 2/10 de vision dans l'autre. Il avait subvenu difficilement aux besoins de la famille qu'il avait fondée avec ta mère, rencontrée à l'hôpital de Montpellier où elle soignait les blessés avec la Croix Rouge après la guerre, avec des petits emplois. Il avait été longtemps coursier aux Presses Parisiennes, ce qui lui permettait quand même de ramener des livres et des revues chez vous, pour ton grand bonheur. Ton père avait définitivement perdu la vue à l'âge de 42 ans, peu après ta communion, et il est décédé d'un cancer du poumon à l'âge de 64 ans.



Ton papa et toi le 15 juin 1948



en octobre 1948

Tu n'as jamais voulu regarder en arrière et faire un bilan de ta vie.

Moi je trouve qu'on a passé vingt-quatre belles années ensemble malgré quelques épreuves à surmonter comme tes six mois de convalescence après ta chute de 20 mètres d'une falaise de Saint-Pancrasse, nos premières années de propriétaires fauchés où on passait tous nos week-ends à bricoler pour tenter de rendre notre vieille nouvelle maison habitable, mes problèmes d'oreille d'interne, la mononucléose de Gaëlle, ou encore les quelques fois où tu avais un peu de mal à supporter le bordel que je sème, les portes que je ne sais pas refermer, ou moi plus simplement. Moi aussi, il m'est arrivé de te trouver un peu pénible. J'aurais bien aimé que tu jardines un peu avec moi. Alors que j'étais toujours prête à participer à toute sorte de jeu ou de compétition populaire, tu cherchais à progresser dans tes pratiques sportives et intellectuelles sans jamais éprouver ni le besoin ni l'envie de défier quiconque. J'aurais parfois préféré que tu sois plus joueur, lors des belotes familiales, ou comme dans un relais nocturne de ski de fond quand tu préférais ``regarder les bons'' plutôt que de guetter mon arrivée pour prendre un relais qui pouvait nous assurer une avant-dernière place... J'aurais aussi préféré que tu acceptes plus facilement de te disputer avec moi plutôt que de laisser sur toi glisser mes reproches.

Avant ta retraite, j'ai aussi regretté que tu sois parfois plus disponible pour tes étudiants et tes collègues que pour ta famille. Tu éprouvais souvent le besoin de t'enfermer dans ton bureau à la maison. C'était ton lieu à toi où nous étions peu tolérés et où il était impossible d'emprunter le moindre crayon en ton absence sans que tu remarques que quelque chose y avait bougé.

Malgré nos grandes différences et nos petits différends, nous aurions tous les deux aimé que notre vie commune sans cancer se prolonge comme elle était.

Nous aurions voulu continuer ensemble à voir nos enfants s'épanouir, à skier, à nous promener à la mer ou à la montagne, à participer aux réunions familiales.

Nous aurions aussi voulu que tu puisses profiter de ta retraite plus longtemps pour continuer à lire, faire des maths et surtout escalader plein de falaises...



Toscane, août 2006

J'aimerais encore sentir mon coeur soulever ma poitrine, en voyant ton affreuse voiture jaune devant chez nous le soir quand je rentre sur mon vélo, comme quand elle me montrait que tu m'attendais et que tu avais préparé notre salade du soir. J'aimerais pouvoir encore me disputer avec toi gentiment de temps en temps, continuer à jouir du bonheur simple de vivre à tes côtés.

J'ai essayé de retracer quelques aspects de ta vie avec des photos et même des vidéos.

J'ai toujours aimé ta voix. Je n'en ai jamais entendu de plus belle. Je ne me lasse pas de la réécouter sur une de ces vidéos, comme quand nous ne pouvions jamais raccrocher le téléphone, quand nous y laissions une bonne partie de nos salaires, avant d'habiter ensemble.

Je pense que ta vie a été riche et heureuse jusqu'à l'annonce de ce cancer du côlon en février 2014.

Cette annonce a été un choc que nous avons vécu de manière différente. Je croyais en notre bonne étoile, je te pensais invincible et j'étais sûre que tu t'en sortirais, après des soins que nous savions pénibles. Tu as passé deux mois difficiles après une première opération fin janvier 2014 qui t'avait enlevé 60 centimètres de ton côlon, avant de te remettre à skier, à grimper, à faire des maths et à profiter encore de tout ce que la vie pouvait te donner entre les cures de chimiothérapie dès la fin mars 2014.

Grâce à ton énergie et à ta force, nous avons réussi à profiter de plein de bons moments pendant les vingt derniers mois de ta vie, même après les nouvelles affreuses qu'on nous a annoncées successivement, en septembre 2014 les métastases dans ton péritoine, en février 2015 l'impossibilité d'effectuer la seule opération qui aurait pu te guérir, en août l'arrêt de la chimiothérapie seule susceptible de contenir la progression inexorable de ces métastases, mi septembre l'installation de l'occlusion avec la fin définitive de l'alimentation par voie orale, jusqu'à ton entrée en soins palliatifs le 27 septembre et ton décès le 19 octobre.

J'ai mal pour toi en regardant certaines photos où je lis la souffrance que tu nous cachais vaillamment la plupart du temps, en faisant tout ce qui était en tout pouvoir pour que ta maladie pèse le moins possible sur mon travail et sur les études de Gaëlle.

Tu ne t'es jamais plaint de la fatalité qui t'a touché. Les seules larmes que je t'ai vu verser ont été provoquées par les miennes les très rares fois où je les laissais échapper devant toi, tu me disais alors que tu étais « désolé de ne pas pouvoir m'aider », désolé de ne pas pouvoir rester avec moi, ou « désolé de gâcher notre dernier week-end en famille » fin septembre.

Je te répondais que ton cancer était le seul responsable et qu'il pourrissait ta vie beaucoup plus que la nôtre.

Moi qui ai toujours eu la larme facile, je n'ai presque plus pleuré depuis février dernier. Les mois précédents, je pleurais presque systématiquement lorsque j'étais seule devant un beau paysage en pensant que tu ne pourrais peut-être plus profiter de la beauté de la nature.

Il a fait presque toujours beau depuis que tu nous as quittés. On a eu un été indien magnifique, et j'ai juste profité de la beauté du soleil dans les feuilles d'automne, et je profite maintenant des massifs enneigés autour de Grenoble.

Je vais bien.

C'est bizarre.

Je suis peut-être devenue stoïque à ton contact.



Je profite de ce que je viens d'apprendre de Gaëlle la définition philosophique originelle du stoïcisme qui te correspond si bien. Elle est forte, notre fille.

Tu avais très envie de l'accompagner dans son internat avec moi en septembre, puis d'aller lui rendre visite. C'était notre dernier projet.

Je croyais que je ne pourrais pas retourner à Valbonne sans toi. Et puis on y est allés avec Ronan et on a passé un très bon week-end tous les trois, malgré ton absence.

Je ne t'ai pas beaucoup vu ou entendu exprimer des sentiments au cours de nos années partagées où j'ai bénéficié avec bonheur de ton assistance et de ta coopération tendres et efficaces.

Je me rappelle encore la seule déclaration d'amour enflammée que j'ai entendue de toi.

Elle était destinée à notre fils Ronan alors nouveau-né. Je regrette encore de l'avoir stupidement coupée en te disant que moi aussi j'aurais bien aimé que tu me fasses une telle déclaration.

Les psychologues qui nous ont assistés dans tes derniers mois disaient que tu avais érigé un mur autour de tes sentiments toute ta vie (je crois que tu appelais ce mur « pudeur des sentiments » lorsque je m'en plaignais) et que la maladie a finalement détruit ce mur lorsqu'elle a fini d'envahir ton corps dans les dernières semaines de ta vie. Tu m'as alors dit beaucoup de choses très gentilles. Tu étais « prêt à faire tout ce que je voulais du moment que nous étions ensemble ». Tu m'as demandée en mariage, et, quand je t'ai rappelé un peu gênée que nous étions mariés depuis 21 ans, tu m'as dit que tu voulais m'épouser « devant tout le monde ». Là encore, je t'ai rappelé que je t'avais un peu imposé une grande fête avec une cérémonie religieuse en Bretagne pour célébrer notre mariage avec nos familles et nos amis les plus proches. Ça ne semblait pas te suffire. Du coup, après bien des hésitations, j'ai rendu publiques quelques photos de notre union. Tu n'étais pas toujours lucide et cohérent lors de ces dernières semaines, où tu alternais entre le désir d'en « finir vite » et le désir « de prolonger encore un peu notre histoire à tous les deux ». J'espère que ces hommages posthumes très publics ne t'embêtent pas, ils sont en opposition totale avec ta discrétion et le peu d'importance que tu accordais à ta personne, mais comme tu m'as dit, « tu t'en fous, tu es mort ».

Je suis obligée de faire tes réponses à mes questions. Celle-ci ne me plaît pas, surtout la fin.

Par contre, d'autres réponses que tu m'avais déjà faites et que je transpose lors de situations similaires m'aident encore beaucoup. Je profite toujours de tes analyses percutantes. Tu es encore bien avec moi.



L'énergie que Gaëlle met dans ses études et le succès qu'elle y rencontre ont été notre principale source de bonheur ces deux dernières années. Nous avons passé quelques week-ends merveilleux sur la côte d'Azur en l'aidant à déménager ou en lui rendant visite. Nous avons aussi passé d'excellents moments avec elle au téléphone sur ton lit d'hôpital. La dernière phrase que tu lui as dite au téléphone quelques jours avant de nous quitter est que tu étais fier d'elle (auparavant tu trouvais que « tu » n'avais pas à en être fier).

Les études de Ronan nous ont apporté moins de satisfaction jusqu'ici, mais tu peux aussi être fier de lui. Il a été bien présent à nos côtés pour m'aider à t'accompagner pendant tes derniers mois, et il est toujours avec moi, et en général très gentil.

Tu avais exprimé le vœu de passer ta dernière heure avec nous trois. Tu as déjoué tous les pronostics des médecins en réussissant à attendre le retour de Gaëlle d'Antibes pour passer tes derniers moments de lucidité avec nous trois, deux jours avant ton départ définitif.

Tu n'avais plus la force de parler puisque les médecins avaient cessé de t'alimenter depuis plus de trois semaines pour « ne pas nourrir tes tumeurs », mais tu nous reconnaissais et tu pouvais encore un peu communiquer avec nous. Nous avons pique-niqué à tes côtés le lendemain.

C'était notre dernier repas de famille.

Malgré tous tes efforts pour te sortir de ce cancer, tu me laisses continuer seule avec nos deux enfants. Comme toi, j'apprécie l'indépendance, et j'espère y arriver.

Comme je t'ai dit sans que tu ne me demandes rien quand j'étais sûre que tu m'entendais encore, tu seras toujours avec nous.

J'essaierai de conserver la force et la sérénité que tu nous as transmises à tous les trois.

Je parlais de ta force mentale, bien sûr. Dommage que nous n'ayons pas hérité aussi de ta force physique. Certains pots de confiture risquent d'être durs à ouvrir.

Nous avons toujours sacralisé le sommeil.

Le tien ne sera plus dérangé. Tu ne souffriras plus.

Dors bien. J'essaie de veiller sur nos enfants, et sur ta mémoire.

Je te vois me conseiller, une pointe de moquerie dans les yeux, de me concentrer plutôt sur mon travail.

J'y retourne.

*Ta femme,
Christine Lescop*